



X Rendez-vous de l'Internationale des Forums
VI Rencontre internationale de l'École
de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien [F-EFFCI]

BARCELONE 13/16 setembre 2018

Avènement du désir de l'analyste

Julieta De Battista

Je vais commencer par signaler ce qui m'a surpris au cours de mon expérience dans le dispositif de la passe: l'émergence de certains restes symptomatiques qui ont fait apparaître une tendance à les méconnaître. Si le passage du désir de l'analysant au désir de l'analyste touche au réel, qu'en est-il alors de ce qui tend à être méconnu, ou nié ? Au cours du travail de l'analyse, on fait face au réel à partir du savoir inconscient jusqu'à produire son trou. La passe recueille en partie les méandres de ce parcours. Dans la demande de passe, on n'ignore plus qu'il s'agit d'une affaire qui concerne le réel, car c'est-là le solde déposé par l'analyse. Néanmoins, le réel en jeu est à nouveau méconnu dans le dispositif de la passe.

Il me semble donc qu'il y a une première décision qui concerne la demande de la passe, celle de « faire face au réel », encore... Faire face justement à ce qui, même si analysé, ne cesse pas d'insister. Faire face aux restes de l'analyse, à ce qui en est resté « hors ». C'est peut-être ça le risque que l'on court quand on s'aventure dans cette « tentative d'appréhension » (1), qui tente de cerner quelles sont les raisons qui ont fait prendre à quelqu'un la décision de satisfaire ces cas « en souffrance » comme j'aime les nommer.

Ce premier pas serait celui de s'autoriser à s'historiser. Au pari à faveur de l'historisation, peut y répondre une manifestation dans le réel, car elle aussi produit son trou. L'« historiologie » (1) peut s'avérer bien plus attirante pour la transmission: les avatars des fantaisies et ses traversées, les tours de la comédie des sexes, signés par le non rapport, la malédiction du *troumatisme*. Mais le réel ex- siste au travail d'historisation qu'engage le passant et où il s'y manifeste.

Je considère alors que ce travail d'historisation n'est pas suffisant, ainsi que n'est pas suffisant d'aboutir à la fin de l'analyse pour apporter un peu de lumière sur la brèche abyssale qui se creuse entre la fin de l'analyse et la passe de l'analysant à analyste. Faudra-t-il invoquer le deuil de la fin ou l'identification au symptôme? A partir de mon expérience je peux dire que ce deuil - deuil de la parole qui ne guérit pas du réel- ne m'a pas conduite au désir de l'analyste. Le désir de l'analyste ne serait donc pas le résultat d'une finalisation du deuil par substitution. Ce deuil peut devenir une porte battante ou bien faire plonger dans une dépression. Pour moi, même l'identification au symptôme -ce savoir faire- ne m'a pas aidé à éclairer le passage d'analysant à analyste.

A partir de ce que j'ai pu extraire en un premier temps de mon expérience dans le dispositif, ni la chute du Sujet Supposé Savoir, ni le démontage de l'assurance fantasmatique, ni l'identification au symptôme, ni le deuil de la fin, m'ont permis de cerner quelque chose de cette autre « raison ». Cette raison qui peut conduire quelqu'un à « se rencontrer » dans le désir de l'analyste. Non l'être analyste ou vouloir l'être. Ce qui n'implique pas qu'il n'aura pas fallu atteindre la fin de l'analyse et d'en avoir fini avec le deuil. Il semblerait cependant que ce n'est pas suffisant. D'une analyse, on peut bien obtenir un analysé (2), mais pas forcément un analyste. Une fin d'analyse peut même produire « un fonctionnaire du discours analytique » (3)

En 1973, Lacan formule la condition qui permettrait de saisir quelque chose du réel en jeu dans le désir de l'analyste: il faut avoir cerné la cause de sa propre horreur de savoir. Si c'est le cas, un analyste peut alors loger un tout autre savoir, un savoir pas tout: savoir être un déchet. Ce ne serait pas non plus suffisant. Lacan ajoute « S'il n'en ait pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance »[4]. La fin mélancolique ne fait pas un analyste. Circonscrire la cause de son horreur de savoir touche au réel, mais cela ne porte pas forcément à l'enthousiasme. Il faut pouvoir séparer le grain de la paille, mais il faut aussi transformer la paille en autre chose.

Sicut palea! il faut trouver un analyste fait de ce déchet. Lacan mentionne à plusieurs occasions cette exclamation de Saint Thomas pour l'appliquer à l'analyste: « Le passage du psychanalysant à l'analyste a une porte dont ce reste (...) est le gond (...) »[5]. Dans *Télévision*, Lacan essaie même de situer l'analyste par rapport au saint en tant que déchet de la jouissance. Il précise: faire le déchet, ce n'est pas faire la charité, c'est « déchariter » ; c'est ce qui permet de prendre le sujet de l'inconscient comme cause de son désir [6]. L'analyste, déchet de la jouissance du sens, cause le désir de psychanalyse.

Quelles pourraient être alors les raisons de cet enthousiasme à partir de la constatation de cet autre savoir, celui de savoir être un déchet ? On pourrait peut-être l'attribuer à la finalisation du deuil qui apporterait une plus grande disponibilité libidinale. Mais, serait-ce suffisant pour franchir le pas d'occuper la position de l'analyste? Quelle mutation est mise en jeu pour transformer le déchet en cause analytique ? Comment attiser ces restes, ces déchets, ces rebuts qui chutent du travail du savoir ? En 1964, Lacan récupère la fécondité des restes dans le destin de l'humain, à la différence de la scorie qui n'est qu'un « reste éteint » (15). Le déchet n'est pas une scorie. Le discours analytique sait faire avec les restes.

Pour moi, l'expérience de la passe a été une opportunité de revenir sur ces restes qui, encore inconnus, se sont manifestés comme restes symptomatiques. Une opportunité pour faire face à l'horreur de l'acte. Le dispositif de la passe m'a permis de recueillir une partie de ces restes pour inaugurer un autre savoir faire incluant l'école. Une étincelle peut surgir du travail avec d'autres. La passe rend une dignité à ces restes, elle les allume, elle travaille avec ces restes de l'analyse, elle les fait résonner. Elle découvre que c'est avec ces restes pulvérulents qu'on pourra peut-être s'éveiller à d'autres sonorités, polyphoniques.

J'ai découvert que la dimension internationale de notre école peut favoriser cette musicalité et j'ai découvert aussi que le désir de l'analyste n'était peut-être pas le résultat d'un travail. A partir de mon expérience, il ne semble pas le résultat de l'analyse, ni de sa fin. Le mot « résultat » ou « produit » ne conviennent donc peut-être pas. Lacan parle plutôt de « se retrouver »[7] dans le désir de l'analyste , de se « voir » devenir une voix [8]. Une sortie qui permet de rentrer à autre chose.

Je me suis alors demandée si le terme « avènement » pouvait bien convenir au désir de l'analyste. Lacan l'utilise pour parler du désir dans la première version de la Proposition de 1967. Si le désir de l'analyste n'est pas le résultat d'un processus, il serait alors plutôt une émergence, un avènement, une rencontre contingente.

Le terme « avènement » n'est pas très fréquent en espagnol où il a même une sonorité difficile à prononcer. En français il évoque par contre une autre musique, il résonne avec « événement ». La racine étymologique, le savoir déposé dans la langue, donne une certaine préséance dans l'usage d'*avènement* qui renvoie à *advenire*. On y trouve des nuances diverses: ce qui arrive par accident, de manière contingente, par un coup du sort, mais aussi -uniquement dans le cas d'*avènement* et non pas d'*événement*- l'élévation à une dignité.

En français, on employait par exemple *avènement* pour l'ascension au trône. Le terme est même porteur d'une touche religieuse, de jugement, dans la mesure où il annonce les deux venues du

Messie. Ecartons l'élévation toute simple, l'escabeau, pour ne conserver que la résonance de l'élévation à une dignité et son parfum de création. J'ai été surprise d'apprendre qu'anciennement, il y avait un verbe qui conjugait ce qu'il advient -*advenir*- et ce ce que l'on peut *atteindre*. En ancien français on employait le verbe « *aveindre* », ne renvoyant pas seulement à ce qui peut arriver, mais aussi à ce qui est arrivé par hasard, quand on était occupé à faire des efforts pour atteindre d'autres choses, que l'on pouvait même déloger de l'endroit où elles s'étaient accommodées. Il s'agit là d'un atteindre qui n'atteint pas, d'un atteindre manqué. On trouve par exemple l'expression « *aveindre ce désir* »^[9]

Le désir de l'analyse pourrait advenir par contingence, non sans effort, mais sans une intention préalable, par ratage. Lacan a bien remarqué que vouloir être un analyste n'a rien à voir avec le désir de l'analyste ^[10]. Le désir de l'analyste surgit, il a lieu, il advient, sans le vouloir. On le trouve.

Par cet avènement, quelque chose est transformé. Il est alors possible que cette transformation laisse une marque dans le dire de la règle fondamentale. Avoir tenté de cerner la cause de la propre horreur de savoir pourrait alors s'invertir dans des effets de création et élever ainsi ces restes à la dignité de la cause.

Traduction de Marcel Ventura revue par Rithée Cevasco

^[1] Lacan, J. (1973). L'étourdit. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 480.

^[2] Lacan, J. (1973). L'étourdit. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 493.

^[3] Lacan, J. (1974). Nota a aquellos susceptibles de designar pasadores.

^[4] Lacan, J. (1973). Note italienne. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 309.

^[5] Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 254.

^[6] Lacan, J. (1974). Télévision. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 519.

^[7] Lacan, J. (1967). Discours à l'École freudienne de Paris. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 266.

^[8] Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 254.

^[9] (...) et il m'aurait fallu longtemps remonter la route, sur des hauteurs oubliées et perdues, pour retrouver ce désir, pour «aveindre» ce désir! Alain-Fournier, *Correspondance* [Avec J. Rivière], 1906, p. 113. Cité dans le *Littré*.

^[10] Lacan, J. (1967). Discours à l'École freudienne de Paris. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 271.